

L'Enfant Miroir

Séverine Mahieux

— *Extrait* —

Prologue : 14 juin 1990

La pluie est arrivée d'un coup.

Pas de préambule, pas de premières gouttes espacées sur la pierre chaude de la terrasse. Un rideau. Un mur d'eau qui a tout effacé en une seconde : le jardin, les châtaigniers, les pins, la lumière de l'après-midi. Elle faisait le bruit d'un millier de petites mains frappant en même temps sur les feuilles.

J'étais sur la balançoire. Les chaînes étaient trop longues pour la hauteur du bâti, une maladresse de construction que personne n'avait jamais corrigée. Sarah et moi l'aimions pour ça, pour cette façon qu'avait la planche de frôler le sol avant de remonter. Je me balançais les yeux fermés, la tête renversée en arrière, sentant l'air passer sur mon visage.

Sarah a crié quelque chose. Je n'ai pas entendu quoi. Le bruit de la pluie mangeait les mots avant qu'ils arrivent. Elle riait, je crois. Quand elle riait vraiment, ça venait du ventre, ça débordait. On ne pouvait pas ne pas l'entendre, même sous la pluie.

Puis ses pas ont claqué sur l'herbe mouillée, rapides, légers, en direction des arbres.

Elle avait deux ans de plus et courait toujours plus vite que moi. Elle connaissait le passage sous les châtaigniers où le feuillage était assez épais pour nous protéger pendant les averses courtes. À dix mètres à peine de la balançoire. C'était notre habitude, quand la pluie arrivait : nous courions vers les arbres plutôt que vers le chalet. C'était plus rapide. C'était aussi plus amusant.

J'ai arrêté la balançoire avec les pieds.

J'ai sauté.

Mes semelles ont glissé sur l'herbe mouillée. J'ai couru.

La forêt a refermé ses bras autour de moi. Le froid m'a saisie d'un coup, comme lorsqu'on entre dans une cave. Le sol était spongieux. Les feuilles détrempées et les aiguilles de pin collaient à mes semelles. Les racines affleuraient et me forçaient à lever les genoux à chaque foulée. La pluie ne tombait plus directement sur moi. Elle frappait les arbres au-dessus de ma tête, un tambour continu dans les branches. En dessous, il n'y avait plus que l'obscurité, l'odeur de résine et la course.

Devant moi, la tache bleue.

Son pull bleu entre les troncs noirs.

Sarah avait dépassé notre refuge habituel. Elle ne s'était pas arrêtée sous les châtaigniers. Elle continuait de courir.

Je regardais la tache bleue et j'essayais de la suivre. Mes poumons brûlaient. Mes quatre ans ne suffisaient pas pour aller aussi vite qu'elle. La tache disparaissait par intermittence derrière les troncs, puis réapparaissait plus loin. Toujours plus

loin.

Je ne la perdais pas des yeux parce que, si je la perdais, je savais, je ne savais pas comment je le savais, mais je savais qu'il se passerait quelque chose.

La tache bleue a disparu.

Pas progressivement. Pas comme quelqu'un qui s'éloigne et finit par se fondre dans la profondeur des bois.

Une présence, puis l'absence.

Comme si les arbres avaient absorbé ma sœur entre une foulée et la suivante, dans le bruit de la pluie et le mouvement des branches qui faisaient semblant de n'être que des branches.

Je me suis arrêtée.

J'ai appelé Sarah.

Ma voix est sortie petite dans la forêt, une voix de fillette avalée par les arbres, renvoyée par les troncs de façon inutile.

Pas de réponse.

Seulement la pluie au-dessus de moi, ce tambour continu qui couvrait ma voix et rendait le silence plus inquiétant encore.

J'ai appelé une deuxième fois.

J'ai avancé de quelques pas dans la direction où j'avais aperçu la tache bleue pour la dernière fois. Le sol était plus meuble par ici. Mes semelles s'enfonçaient légèrement à chaque pas. J'ai regardé à gauche, à droite, droit devant.

Rien.

Tout se ressemblait : la colonnade sombre des troncs, la pénombre, l'odeur d'humus mouillé.

Sarah n'était plus là.

Je ne sais pas combien de temps je suis restée debout entre les arbres à l'appeler. Le temps n'avait plus de texture stable. À un moment, j'ai compris, pas avec des mots, mais par la contraction brutale de mon ventre, que crier ne servait à rien.

Que personne ne répondrait.

Que la forêt avait pris quelque chose et qu'elle ne le rendrait pas, parce que les forêts ne rendent pas ce qu'elles prennent.

Je suis rentrée au chalet en courant.

Je me souviens de mes semelles trempées qui couinaient sur le parquet de la cuisine. De l'eau qui coulait de mes vêtements et formait une flaque autour de mes pieds. De l'odeur du café.

J'ai cherché ma mère, mon père, n'importe quel adulte capable de comprendre ce que je n'arrivais pas encore à expliquer.

Quelqu'un est entré dans la cuisine. Je ne me souviens plus qui.

— Sarah n'est plus là.

Je me souviens du silence qui a suivi. Des premières questions auxquelles je répondais toujours la même chose. Puis de la porte du chalet ouverte sur la pluie. Des voix dans le jardin. Des appels lancés vers les arbres. Et, plus tard, lorsque la nuit est tombée, des lampes torches qui découpaient la forêt en morceaux.

Après ça, je ne me souviens plus de grand-chose.

Il y a un trou.

Un trou large, propre, aux bords nets, comme découpé au scalpel dans le tissu de ma mémoire. Les semaines qui ont suivi la disparition de Sarah n'ont presque pas laissé de traces. Les gendarmes, les questions, le visage de mes parents : tout cela demeure en surface, comme des photographies légèrement floues, sans profondeur, sans odeur, sans le poids du réel.

Et au centre du trou, à l'endroit exact où ma mémoire devrait conserver quelque chose d'important, il y a une zone blanche que j'ai mis trente ans à oser approcher.

Ce que je sais : Sarah courait devant moi.

Ce que je sais : la tache bleue a disparu entre une foulée et la suivante.

Ce que je ne sais pas encore : ce qui s'est passé dans les arbres entre ces deux instants.

Quelque part dans la forêt de Valombre, sous la pluie de juin, la balançoire oscillait encore au bout de ses chaînes trop longues, dans la clairière vide qui ne savait pas encore qu'elle venait de devenir le centre de tout.

1

Le cabinet

7 h 45.

Le clic de la serrure résonne dans le couloir désert, net et sec comme un coup de métronome. Ma journée ne commence pas à l'arrivée du premier patient. Elle commence ici, dans cet interstice de silence où j'érige mes défenses.

J'entre. Je ferme la porte à double tour sans retirer mon manteau.

C'est le premier geste. Celui qui sépare l'Émilie qui tremble de l'Émilie qui soigne.

Le cabinet m'accueille dans sa blancheur familière. Je n'allume pas encore le plafonnier. Je laisse d'abord la lumière du matin faire son travail, filtrer à travers les stores vénitiens, déposer ses bandes pâles sur le parquet de chêne clair. J'aime ce moment-là, ces quelques secondes où la pièce n'appartient encore à personne, où je peux la regarder comme on regarde un territoire avant d'y entrer.

Puis j'appuie sur l'interrupteur.

La journée commence.

Je retire mon manteau et le suspends à la patère. Cintre en bois, jamais de plastique. Je pose mon sac à l'exact même endroit que chaque matin, à gauche du bureau, à dix centimètres du pied. Je ne mesure plus. Mon corps a intégré la distance et la reproduit sans y penser, comme une partition apprise par cœur.

C'est ça, le rituel.

Pas une obsession. Une architecture.

Une façon de dire au chaos du monde qu'il n'a pas sa place ici.

J'entame la chorégraphie du matin.

Les stylos-plumes d'abord. Je les sors de leur étui de cuir et les aligne sur le sous-main noir, par dégradé : bleu nuit, bleu royal, noir de jais. La progression doit être imperceptible, un fondu plutôt qu'un saut. Je recule légèrement le bleu royal.

Mieux.

Je dispose mon carnet de bord parallèlement au bord du bureau. Deux centimètres exactement. Une petite encoche tracée au crayon sous le sous-main marque la distance. Je suis la seule à connaître son existence. J'ajuste les stores, puis l'angle de la lampe.

Je n'ai presque plus besoin de penser à ces gestes. Ils sont devenus le langage silencieux de mon système nerveux, la façon dont mon corps me dit que le monde est encore gouvernable.

J'ai essayé, une fois, de ne pas les accomplir. Une expérience, un matin de janvier, pour voir. J'avais reçu mon premier patient avec les stylos dans le désordre

et les stores mal inclinés. À seize heures, l'anxiété avait trouvé la fissure et s'y était engouffrée. J'avais dû interrompre une séance.

Je n'avais jamais recommencé.

Je m'assieds. J'ouvre le carnet à une page vierge. Je saisis le stylo bleu royal.

C'est là, toujours, que mon regard glisse.

La photo est posée à l'angle droit du bureau, dans un cadre en chêne simple choisi pour sa discrétion. L'image est floue. Pas à cause d'une mauvaise mise au point. Je l'ai fait modifier intentionnellement, chez un photographe qui n'a posé aucune question, jusqu'à ce que les visages deviennent illisibles, jusqu'à ce qu'il ne reste que deux silhouettes et la forme d'une balançoire.

Deux petites filles.

Celle de gauche, c'est moi.

Celle de droite, c'est Sarah.

Le dernier été avec elle.

Je pose le stylo.

Je ne fixe jamais la photo trop longtemps. Je sais ce qui se produit lorsque je le fais. La traction qui commence à l'intérieur, comme un hameçon planté dans un endroit que je ne peux pas atteindre. Je regarde juste assez pour confirmer que la photo est là. Que Sarah est là. Que l'absence occupe la place que je lui ai assignée.

Je ne garde pas cette photo pour me souvenir. Je la garde pour marquer l'emplacement exact de ce qui manque. Comme on place un cône orange au bord d'une route éventrée.

Danger.

Ne pas approcher.

Les semaines qui ont suivi la disparition de Sarah sont un trou noir dans ma mémoire. Une zone sans image ni son, de l'autre côté de laquelle j'ai repris une vie presque normale sans comprendre comment j'y étais parvenue.

Ce que je ne sais pas, ce que je ne saurai peut-être jamais, c'est ce qui a disparu avec ces semaines. Ce que j'ai vu. Ce que mon esprit n'a pas pu retenir.

Franck me l'avait expliqué au début de ma thérapie, lorsque j'étais encore enfant : l'amnésie traumatique était une protection. Le cerveau écartait ce qu'il ne pouvait pas digérer. Il fallait respecter cet effacement, ne pas forcer les portes.

Je l'avais cru.

Je le crois encore.

Seulement, certains matins, la certitude d'avoir oublié est plus lourde que n'importe quel souvenir aurait pu l'être. C'est une brûlure sans image, une douleur sans objet. Le pire des chagrins : celui qu'on ne peut pas nommer.

Je reprends le stylo. Je rouvre le carnet.

J'ai du travail.

Mon téléphone vibre sur le bureau.

Dr Franck Aurel.

Je décroche avant la troisième sonnerie. Ma cage thoracique se desserre aussitôt, un réflexe pavlovien que j'ai cessé depuis longtemps d'analyser.

— Émilie ? Je ne te réveille pas, j'espère ?

Sa voix est chaleureuse, enveloppante, légèrement grave. Une voix qui prend de la place dans une pièce sans effort.

— Bonjour Franck. Non, je suis déjà au bureau.

— Bien sûr que tu l'es.

Il sourit. Je l'entends dans sa voix, ce sourire légèrement en coin qu'il a depuis toujours.

— Toi et tes matins, Émilie.

Franck était entré dans ma vie après la disparition de Sarah. Ami de mes parents, il avait accepté de suivre la petite fille de quatre ans revenue seule de la forêt. Il n'était plus mon thérapeute depuis longtemps. Il était devenu mon mentor lorsque j'avais choisi de suivre la même voie que lui, puis l'un de ces rares proches dont la présence ne menaçait jamais mon équilibre.

Trente ans plus tard, sa voix produisait toujours le même effet sur moi.

— J'ai eu une intuition ce matin, continue-t-il. Une de celles auxquelles j'ai appris à faire confiance. Comment vas-tu, vraiment ?

— Bien. Chargée, mais bien.

— Tu dis ça avec la voix de quelqu'un qui n'a pas décroché depuis une semaine.

Je souris malgré moi.

C'est ça aussi, Franck. Cette façon de voir à travers mes réponses automatiques sans jamais me mettre en défaut. Il ne dit pas : tu mens. Il dit : j'entends autre chose.

La nuance est tout.

— N'oublie pas notre dîner de lundi, reprend-il. Tu as besoin de déconnecter. Tu te perds dans l'ombre des autres, Émilie. C'est ta plus grande qualité et ton plus grand risque.

— Je serai là. Promis.

— Bien. Reste dans la lumière. Toujours.

Lorsque je raccroche, une paix relative s'est installée dans le cabinet. Je me sens protégée, accompagnée, comme si cette conversation avait ajouté une couche à mon armure.

Franck m'avait dit un jour que certaines relations laissent des traces dans le système nerveux. Des sillons de sécurité que le simple contact suffisait à réactiver. Trente ans de ces sillons avaient creusé en moi une voie que mon corps croyait impossible à perdre.

Je baisse les yeux vers mon carnet.

Je note le programme de la matinée. Deux révisions de dossiers. Une préparation de séance pour l'après-midi.

Je commence à écrire.

Et je m'arrête.

Entre deux lignes, sans que ma main m'ait demandé la permission, sans que mon cerveau ait formulé la moindre intention, un mot est apparu.

En majuscules d'imprimerie, appuyées, presque gravées dans le papier.

SARAH.

Je ne bouge pas.

L'encre est encore fraîche, légèrement brillante sous la lumière du plafonnier. Les lettres occupent toute la largeur de la page et débordent dans les marges. Les barres des A sont trop appuyées. La boucle du R, déformée, semble avoir été tracée sous l'effet d'une force que ma main n'a pas pu contenir.

C'est ma plume, mon encre, ma main.

Mais pas mon écriture.

Pas celle que j'ai mis des années à discipliner, à rendre régulière, lisible, maîtrisée.

Une goutte de sueur froide perle à la racine de mes cheveux.

Je pose le stylo-plume. Lentement, comme si un geste trop brusque risquait de provoquer une réaction.

Je regarde mes mains. Elles sont calmes, posées à plat sur le bureau. Elles ne tremblent pas.

Je regarde de nouveau le mot.

J'attends de comprendre d'où il vient.

Rien ne vient.

J'ouvre le tiroir du bas et en sors un effaceur d'encre à deux embouts, un blanc et un bleu. Celui qui dissout et celui qui répare.

Je le pose sur le bureau.

Je l'observe un moment.

Puis je me mets au travail.

Je commence par le S. Je passe l'embout blanc sur la courbe, méthodiquement, avec la minutie de quelqu'un qui démine. Gestes lents. Pression constante. Aucune

précipitation.

Une odeur âcre monte du papier, chimique, presque médicale. Sous la pointe, le bleu se délave, vire au gris, puis à un jaune pâle, presque sale.

Je souffle pour accélérer le séchage. Je recommence.

Les autres lettres pâlisent à leur tour. Le A. Le R. Le second A.

Le H résiste.

J'appuie plus longtemps. Le papier gondole légèrement sous l'humidité du produit. Je m'arrête juste avant qu'il ne se déchire.

J'attends que la page sèche.

Il reste un fantôme. Une trace jaunâtre là où l'encre a mordu la fibre. Personne d'autre ne la remarquerait.

Moi, je ne vois qu'elle.

Je reprends l'effaceur et procède par petites touches, plus doucement cette fois. Jusqu'à ce que la teinte se fonde presque dans le blanc du papier. Jusqu'à ce que le fantôme s'efface.

Jusqu'à ce que Sarah n'existe presque plus sur cette page.

Je pose l'effaceur.

Mes mains retrouvent le bureau, immobiles. Je sens le grain du cuir sous mes paumes. Je respire par le ventre, quatre temps, comme Franck me l'a appris. J'attends que mon cœur reprenne son rythme habituel.

Le cabinet est silencieux.

Le cabinet est parfait.

Rien ne dépasse.

Je suis Émilie Valois, psychologue spécialisée dans les traumatismes infantiles. Onze ans d'expérience. Un cabinet dans le huitième arrondissement. Une réputation sans faille.

Je suis maîtresse de mon espace et de mon esprit.

Les verrous tiennent.

Ils tiennent toujours.

La suite vous attend...

Pour lire la suite, retrouvez le livre complet sur Amazon :

Recherchez : « L'Enfant Miroir – Séverine Mahieux »